

Une maladie imaginaire : la masturbation

C. Javeau

Professeur émérite de Sociologie, U.L.B.

L'histoire de la médecine est aussi celle de la nosographie. Constamment des affections reçoivent de nouvelles définitions, de nouvelles descriptions, de nouvelles délimitations. Des tableaux cliniques sont établis ou revus, de nouvelles indications thérapeutiques sont énoncées. Pour ne prendre que l'exemple de la dépression, celle-ci dérive à la fois de la mélancolie (l' " humeur noire " sécrétée par la rate) et de la neurasthénie, née en quelque sorte à la fin du 19^{ème} siècle et faisant ainsi figure de maladie à la mode. Alors que la première citée désignant une douleur morale, une passion triste qui menait le malade au seuil de l'aliénation générale, la seconde concernait un épuisement nerveux dû à la vie moderne, au surmenage, répondant à un ensemble de troubles disparates (insomnies, maux de tête, hypocondrie, manque d'intérêt). Il s'agissait alors d'une maladie dont toutes les autres pouvaient découler.

Pour Freud, la neurasthénie fait partie des névroses dites " actuelles ", distinctes des psychonévroses de défense, celles qui s'alimentent à un refoulement dû à un conflit psychique inconscient remontant à la petite enfance. Les névroses actuelles seraient liées aux accidents de la vie présente, et notamment à l'insatisfaction sexuelle. Le conflit qu'engendre l'inaccomplissement du désir débouche sur un retrait douloureux, que Janet, plus proche de la conception moderne, caractérisera par des troubles mentaux sans délire, se traduisant par des plaintes où l'obsession, la fatigue, le doute dominant.

Soignée par des électrochocs dès 1938, dont les effets ont été souvent aléatoires, elle va relever à partir de 1957-58 de traitements à base d'antidépresseurs, récemment mis au point. Le tableau clinique en usage actuellement figure dans la troisième version du *Manuel statistique et diagnostique des troubles mentaux*, le célèbre DSM III de l'*American Medical Association*. Si la dépression est devenue un peu une catégorie fourre-tout, sur laquelle, à tout le moins en Europe, la

psychanalyse continue à vouloir exercer un contrôle, il n'en reste pas moins que des symptômes en existent, et que même si son histoire n'est pas terminée, elle ne peut plus être classée parmi les maladies imaginaires.

Un autre exemple serait fourni par l'obésité, qui n'est entrée dans les catégorisations nosologiques qu'assez récemment. Du " bon gros " bon vivant au malade défini par un excédent pondéral important (IMC > 30), le tableau clinique a été affiné et a permis l'élaboration de traitements spécifiques, dont l'efficacité n'est cependant pas toujours garantie. Cette affection concernerait en Europe près d'une personne sur six, davantage en Amérique du Nord, où la proportion d'adolescents des deux genres atteints serait d'environ quatre dixièmes. Quoi qu'il en soit, une fois encore, un tableau clinique de l'obésité peut être dressé, nonobstant les interprétations auxquelles il peut mener.



Il n'en va pas de même de la masturbation dont on peut dire qu'elle a hanté la conscience collective occidentale pendant plus de deux siècles, depuis la publication d'*Onania* à Londres en 1712 jusqu'aux tentatives normalisatrices de la psychanalyse dans les années 1920. Cette histoire a été racontée de manière circonstanciée par l'historien américain Thomas N. Laqueur, qui lui a consacré un gros volume que son contenu n'incite guère à être lu d'une seule main¹, pour reprendre une expression inventée par Jean-Jacques Rousseau, adversaire acharné, en phase avec son compatriote helvète Jacques Tissot, de cette pratique jugée hyper-néfaste*. Nous n'avons pas l'intention de résumer ici cette histoire, que Laqueur rapporte à celle de l'invention de l'individu au 18^{ème} siècle, et qui considère la masturbation comme une menace pesant sur cette autonomie chèrement conquise, un peu comme le revers d'une médaille dont des instincts mal réprimés

* Le très célèbre ouvrage du Dr Tissot, *L'Onanisme*, ou, *Dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation* est paru en français à Lausanne, en 1760 ; une première édition en latin, d'un tiers plus courte, avait paru en 1759.

constitueraient le signifiant. Auparavant, si la masturbation était condamnée, c'était sans trop forcer et parce qu'elle était envisagée, chez les garçons, comme une étape menant à un acte bien plus féroce, la sodomie. Chez les femmes, en focalisant celles-ci sur un plaisir stérile, elle risquait de les éloigner de leur devoir de procréation. Pendant la période de la Grande Répression, cette dernière accusation a été renforcée : chez la femme, la masturbation la détournait de son devoir de compagne de l'homme, et la transformait en un être monstrueux dont la santé finissait par se ruiner à la suite d'une exacerbation auto-érotique que rien ne parvenait à endiguer, mises à part des interventions chirurgicales particulièrement effrayantes, comme la cautérisation des lèvres, par exemple. On relèvera ici l'analogie avec la pratique de l'infibulation, rencontrée dans certaines peuplades africaines, parfois musulmanes, bien que cette opération ne soit en rien dictée par l'islam. Chez les garçons, l'affaiblissement relatif à l'assujettissement au plaisir solitaire devait mener au retranchement de l'onanisme (appellation incorrecte, le " crime d'Onan " n'étant pas assimilable à la masturbation) du monde des gens normaux, à une déchéance toujours plus profonde, pour déboucher sur une mort précoce. Un tableau clinique illustré de manière terrifiante, comportant avachissement, pertes d'acuités sensorielles, asthénie galopante et bien d'autres signes encore plus terribles, a été composé au 19^{ème} siècle sur des bases tout à fait imaginaires.

Lorsqu'à la fin de l'avant-dernier siècle, le monde médical s'est rendu compte de l'inanité de ces tableaux cliniques, une autre perception de la masturbation s'est fait jour. A la suite de Freud, la conception dominante est devenue celle d'un comportement normal à l'adolescence, âge d'ajustement de la libido à la personnalité individuelle, mais qui cesse de l'être à l'âge de la maturité. L'activité masturbatoire est bénéfique si elle prépare le sujet à assumer plus tard une sexualité partagée avec une partenaire envisagée comme un sujet perçu effectivement en tant que sujet, et non comme objet exutoire de pulsions narcissiques. De nos jours, cette conception est elle-même abandonnée, et la masturbation, chez les deux sexes, est désormais considérée comme une activité " normale " s'inscrivant dans le cadre d'une sexualité polymorphe.

On peut donc affirmer que la masturbation tant féminine que masculine, était une véritable maladie imaginaire. Sauf dans les cas de compulsion incontrôlable, qui relèvent d'une catégorie de pathologies indéniables, on ne peut dresser un tableau clinique pertinent. Il n'est pas interdit de dire qu'elle a été l'objet d'une espèce de fantasme collectif, au nom duquel, toutefois, de très nombreux enfants et adolescents des deux sexes ont été persécutés*². Le reflux a mis pas mal de temps à se concrétiser entièrement, et de nos jours encore, le sujet ne fait guère l'objet de discussions informelles ou de salon. Car la masturbation reste frappée, sinon d'interdit, du moins d'un certain silence. Rares sont les écrits où elle se trouve célébrée, voire seulement évoquée, en tant que telle³, comme peuvent l'être des relations sexuelles duelles hétéro ou homosexuelles, ou même de groupe. Dans la littérature comme dans l'iconographie érotique, elle reste parfois assimilée à une certaine perversion⁴. Mais la nosographie, elle, l'a abandonnée à son sort, et l'on ne peut que s'en réjouir. Il n'empêche que des éminences de la Médecine lui ont consacré en leur temps de volumineux traités, et lui ont dressé des tableaux cliniques tout à fait fantaisistes, bien davantage dictés par des considérations morales que par les exigences de la " médecine expérimentale ". A ce titre, elle mérite un détour sérieux dans les explorations débouchant sur une histoire sérieuse de la médecine, qui tienne compte des contextes sociétaux dans lesquels cette histoire s'est déroulée.

Références

1. Laqueur Th W : Solitary Sex. A Cultural History of Masturbation. New York, Zone Books, 2004. Traduction française. Paris, Gallimard, coll. NRF Essais, 2005
2. Musil R : Les Désarrois de l'élève Törless. Paris, Le Seuil, 1960
3. Brenot P : Eloge de la masturbation. Paris, Zulma, coll. Grain d'orage, 2002
4. Hanique M, Javeau C : Des femmes se masturbent. Illusio, 2007 ; 3

* Le célèbre roman de Robert Musil, Les Désarrois de l'élève Törless, propose une belle description de ces tourments.